





Le mystère du plateau d'argent  
*de Nostradamus*



Jean-François Bouygues

Le mystère du plateau d'argent  
*de Nostradamus*

*Roman*



© Le Lys Bleu Éditions, Paris, 2025

[www.lysbleueditions.com](http://www.lysbleueditions.com)  
contact@lysbleueditions.com

ISBN : 979-10-422-9408-3

*Il y a la même différence entre les savants et les ignorants qu'entre les vivants et les morts.*

Aristote

*Ce n'est pas le temps qui passe, mais nous qui passons dans le temps.*

Albert Einstein



## Note de l'auteur

Ce roman est une fiction historique dont l'essentiel de l'intrigue se déroule du 15 au 27 août 1555, douze jours durant lesquels Nostradamus *n'aurait pas donné signe de vie* après son arrivée à Paris. J'ai eu l'idée d'utiliser ce « vide historique » pour imaginer une aventure cocasse autour de son plateau d'argent qu'il utilisait en quelque occasion pour ses prédictions.

Les intrigues que j'ai élaborées dans cette histoire ne sont que le fruit de mon imagination. N'y cherchez aucune corrélation avec des éléments biographiques de Nostradamus. Il en va de même pour la « Conjuration du Lys d'Or » déployée dans le roman, elle n'a jamais existé historiquement parlant.

Certains personnages sont fictifs, mais la plupart sont réels. Vous trouverez en fin d'ouvrage un lexique historique les concernant.

Autre détail important, ce récit historique et baroque a été composé dans l'esprit de l'époque (aucune expression spécifiquement contemporaine), et *écrit avec uniquement des mots attestés 16<sup>e</sup> siècle ou antérieur*.



## Prologue

*Le lyon jeune le vieux surmontera,  
En champ bellique par singulier duelle,  
Dans cage d'or, les yeux luy crèvera,  
Deux classes une, puis mourir, mort cruelle.*

Centurie I,  
Quatrain 35 des prophéties de Nostradamus

**Mai 1555, château de Chaumont-sur-Loire. Catherine de Médicis**

Aussi soudainement que jaillit du ciel le feu divin, les sangs de la reine de France se glacèrent de stupeur. Catherine de Médicis referma le recueil qui demeurait immobile dans sa main d'albâtre. Opérant devant ses yeux pétrifiés une danse frénétique et insoutenable, les mots qu'elle venait de lire plongeaient son esprit dans d'étranges tourments. *Dans cage d'or, les yeux luy crèvera, Deux classes une, puis mourir, mort cruelle.* C'est alors qu'en un éclair, les battants de la fenêtre s'ouvrirent violemment en claquant de tout bois. Sous les assauts de l'impétueuse bourrasque qui déferlait par l'ouverture ainsi béante, le candélabre rougeoyant posé sur la table tournoya, bascula et finit sa chute en embrassant le plancher. La pièce sombra aussitôt dans une obscurité lugubre. Seul l'astre au front d'argent brasillait sur les vitraux de la fenêtre. L'ombre de Catherine de Médicis balaya le sol, et une voix s'éleva, marmoréenne et rauque : *Je veux le rencontrer... il faut qu'il vienne ici à la Cour !*

Au même instant, cette nuit-là, à deux cent cinquante lieues de Paris, au cœur de la Provence, par la fenêtre ouverte d'une maison de village, un médecin astrophile déployait toute son énergie à fixer les reflets de la lune sur un plateau d'argent.



# 1

## Le prieuré Notre-Dame-des-Champs

*Quelques mois plus tôt, Paris, janvier 1555*

En sa demeure du faubourg Saint-Jacques, le chanoine Sosthène du Clos d'Arcy patientait l'arrivée imminente de son jeune cousin qui, voici quelques semaines, venait de quitter son Quercy natal. Une dépêche lui avait été remise, l'informant que le coche en provenance de la ville d'Orléans serait en vue dans l'après-midi. Mais c'est seulement à la nuit tombée que Christian de Nozac vint heurter à la porte de l'humble logis. Un valet lui ouvrit, l'accueillit en toute bienséance, et le conduisit aimablement vers son hôte.

— Par tous les saints ! Christian, approchez céans, venez que je vous presse sur le cœur !

— Ah, très cher et vénérable oncle !

— Cousins seulement nous sommes, dit affablement le chanoine, mais l'heur est si bon pour moi de vous offrir une douce et fraternelle hospitalité.

— Que dis-je, « Mon oncle » ? Non, « Monseigneur » sera la tournure qui me fera meilleur gré, due aux bonnes grâces dont je vous suis obligé.

— Comme il vous plaira, Christian... Mais si vous m'appelez « Mon oncle », alors vous serez « mon neveu » ! Et puis par tous les saints de la terre, que vous me semblez beau, fort, et de superbe volée ! Venez que je vous enserre ! exclama-t-il<sup>1</sup> en le gratifiant d'une chaleureuse accolade.

Le jeune homme fut introduit en ses appartements, une belle chambre spacieuse perchée à l'étage. Il y découvrit à ravir un grand lit à

---

<sup>1</sup> Au XVI<sup>e</sup> siècle, le « s' » n'est pas utilisé avec le verbe « exclamer ».

baldaquin, ainsi que du côté dextre une haute cheminée avec ses jambages ornés de colonnes. Dans l'âtre, une grosse bûche en proie aux flammes pétillait bruyamment en épandant dans la pièce un halo jaunâtre. Une douce nuit sans lune s'apprêtait, afin que le jeune voyageur se délassé de son long périple de dix jours.

Ce n'est que le lendemain, à la première heure du jour, que Christian put discerner à sa plus haute valeur la beauté des lieux. Depuis la large fenêtre de sa chambre, il apprécia dans toutes ses clartés la vue admirable sur les jardins de l'arrière-cour. Visiblement, la demeure du chanoine, située à faible distance du prieuré de Notre-Dame-des-Champs où il officiait, semblait tel un palais céleste. Vibrant de ses impatiences, Christian se délectait déjà à l'idée de découvrir Paris. Et il n'eut pas à escompter longtemps, car le valet le vint à conduire auprès du chanoine qui souhaitait l'entretenir et le promener dans les allées du prieuré.

Pour ce faire, ils ne firent que traverser la rue du Faubourg Saint-Jacques, le prieuré Notre-Dame-des-Champs se tenant à une portée de pieds de là. Ceint d'un enclos de verdure, le site religieux comportait diverses bâtisses, dont une église et sa sacristie, une cuisine avec ses dépendances – réfectoire et remise –, une salle à recevoir, une chambre d'infirmerie accolée à la galerie-dortoir, et à toutes fins utiles, une écurie spacieuse. Depuis la cour d'entrée, l'on pouvait accéder directement à chaque bâtiment, mais aussi et surtout au paisible jardin qui, à son extrémité, s'ouvrait sur un vaste verger.

Établi en maître de visite, le chanoine guida son hôte jusqu'à l'entrée. Ils franchirent le porche, obliquèrent à senestre dans la cour et, tout en se dirigeant d'un pas nonchalant vers le grand parc, ils conversèrent librement sur moult propos.

— Alors, mon neveu, vous êtes-vous bercé d'une agréable nuit ?

— Elle fut divine, Monseigneur.

— Allons, appelez-moi Sosthène, je vous en prie.

— Oh non, je ne le peux, Monseigneur.

— Par tous les saints, « Mon oncle », si vous y tenez, mais de grâce, point de « Monseigneur » entre nous, insista affablement le chanoine.

Christian dut bien finir par y consentir, puis il sollicita une requête à laquelle il aspirait profondément.

— De quelle instance s'agit-il ? s'interrogea le chanoine dubitatif.

— Je voudrais seulement porter à votre connaissance, Mon oncle, d'une précision quant à mon patronyme.

— Ah ?

— Oui, « Christian de Nozac » est à proscrire en ces lieux-ci de Paris.

— Et en quelle raison ?

— Une cause qui m'est propre et absconse, je ne peux le nier. Mais, voyez-vous, elle me tient le cœur.

— Ah... et comment doit-on vous nommer en ce cas ?

— Monsieur de Fondel sera désormais mon nouveau titre.

— Eh bien, par ma foi, cela vous sonne fort bien.

— Le hameau de Fondel est le lieu d'habitation de mon estimable père en ces terres du Quercy, précisa clairement le jeune homme.

— Ainsi donc, en voilà une première cause, railla le chanoine sur un ton guilleret.

— Une noble cause, oui, il est vrai.

Ils déambulaient à présent dans les allées bordées de magnifiques colonnes sculptées. Ce décor féerique charmait tant Christian, qu'il poursuivit sur le thème des plaisirs et de ses espérances les plus intimes.

— Mon oncle, je vous sais tellement gré de me recevoir en votre logis, que j'escompte bien *m'establisir*itement afin de ne plus vous embarrasser en vos appartements.

— Ma demeure vous est ouverte, mon neveu, et elle le subsistera aussi longtemps que nécessaire, pas d'empressement à vos recherches, vivez sans gêne.

— Mon très cher oncle, votre bonté me comble le cœur, mais je vous livre promesse de trouver bon office à quelque exercice d'une profession des plus respectables.

— Tout l'honneur vous en revient, Christian. Et en quelle spécialité ? Avez-vous quelque certification qui vous obligerait ?

— J'ai étudié le droit public près de mon père, et un office notarial me complairait pleinement. Mais comment atteindre aussi brillante fortune en cette immense ville ?

— Oublieriez-vous mes bonnes intelligences en ces hauts lieux de la capitale ? Je peux vous y favoriser diligemment, et jusqu'à la cour du roi si cela vous sait gré. J'y détiens un très humble ami qui vous pourrait prodiguer quelques précieuses faveurs.

— Est-ce véritable ? Ah, Mon oncle, que d'honneurs vous m'allouez si charitablement !

— Vous verrez, monsieur de Saint Gall a des accointances des plus heureuses, croyez-moi ; et il affectionne de s'offrir en bon secours. Je vous le présenterai, désirez-vous ?

— Grand Dieu, quel sot serais-je si je déclinais pareille aubaine !

— Fort bien, alors je le manderai pour qu'il vienne jusqu'à nous.

Christian fut enchanté de tant de sollicitude, et il ne doutait plus que sa nouvelle destinée en la capitale allait s'avérer infiniment profitable.

La rencontre se déroula quarante jours plus tard, dans les jardins de la demeure du chanoine, le jour de Mardi gras.

— Je vous demande pardon, Monseigneur, de ne pas vous être apparu plus tôt, s'inclina M. de Saint Gall en saluant le prévôt.

À chacune de ses visites, ce dernier se trouvait comblé de bienfaits au regard de l'accueil qui lui était réservé.

— Monsieur de Saint Gall, l'honneur est pour moi. Vous connaissez mon plaisir à vous entretenir. Mais ce jour, c'est à mon cher cousin que je tiens à vous présenter, ajouta le chanoine en lui désignant le timide jeune homme qui s'enlisait maladroitement derrière eux.

Saint Gall pivota et découvrit un nobliau aux traits fort jolis et candides.

— Monsieur ?

— Monsieur de Fondel, expira Christian avec conviction. Mon oncle m'a tant parlé de vous en des termes si superbes que je suis tout au délice de vous connaître.

— Votre oncle ? demanda Saint-Gall, qui ne comprenait plus vraiment la réalité du lien de parenté.

— Oui, vous avez raison, tout ceci doit vous paraître bien obscur, reprit le chanoine pour tenter de clarifier la situation familiale. Nous sommes effectivement cousins, mais, par souci d'affection, nous préférerons dire entre nous « oncle » et « neveu ».

— Cela se comprend. Eh bien, me voilà au grand plaisir de vous rencontrer, fit M. de Saint Gall en posant un regard aimable sur Christian.

— Mon « neveu », ici présent, s'interposa à nouveau le chanoine en lançant enfin le thème, entend *s'establir* en la capitale et...

— Oh, fort bien ! s'anima d'emblée le gentilhomme. Le royaume a besoin de sang neuf et ardent. La jeunesse besogneuse est garante de prospérité.

— Croyez bien, Seigneurie, insista Christian, que je suis avec force et courage désireux d'œuvrer chèrement à ma réussite !

— Fort beau langage rempli de bravoure, jeune homme ! Vous me plaisez à entendre.

— Ne vous avais-je pas prédit que votre visite vous serait fructueuse ? enchaîna le chanoine fort satisfait de l'audience.

— Si, vrai, confirma Saint Gall d'un hochement de tête. Et ne voudriez-vous pas que je vous introduise à la Cour ? ajouta-t-il en se tournant vers le jeune nobliau.

Accompagnant sa recommandation, Saint Gall fit le geste attendri de lui poser une main secourable sur l'épaule.

— Grand Dieu, quelle aubaine prodigieuse ! s'illumina Christian. Feriez-vous réellement cela ?

— Vous m'en voyez convaincu, mon bel ami. Dès demain si vous le souhaitez !

Christian se courba d'une révérence certes maladroite, mais sans artifice de bas aloi.

— Mes humbles remerciements, ma Seigneurie ! souffla-t-il tout empourpré.

— Allons, jeune homme, nommez-moi plus simplement Valère...

— Oh, je ne peux !

— J'y tiens. Et vous ? Monsieur ?

— Christian, pour vous servir. Christian de Fondel.

— Fort bien, Christian. Présentez-vous demain matin à l'heure de dix, en mon hôtel particulier. Rue de la Bretonnerie, Hôtel de la Faye.

— Je n'y manquerai pas ! Que Dieu vous en chérisse !

L'entrevue s'acheva ainsi dans les plus beaux effets, et Christian dut se cingler la joue pour s'assurer de ne point vaguer en une quelconque rêverie nocturne. Cette première journée en la capitale le comblait amplement, bien au-delà de toute espérance.

La rue de la Bretonnerie siégeait au-delà de la place de Grève, à faible portée du cimetière Saint-Jehan. Christian trouva aisément l'hôtel de la Faye, édifié à demi distance de la rue Bourtibourg et de la Vieille rue du Temple. Sa jolie façade en pierres blanches jaillissait de la pénombre

bleutée d'une opaque journée de pluie. Il pénétra les lieux en se hâtant, puis retira sa cape lourde et détrempée en la laissant au laquais qui l'accueillit. Il patientait depuis quelque instant dans l'antichambre, lorsque Saint Gall le fit entrer en son salon. Les deux hommes se saluèrent de belle manière, puis ils s'assirent sur un banc capitonné, à l'abord d'une haute fenêtre à meneaux.

Une fois engagée, la discussion s'avéra pour tous deux des plus cordiales et salutaires. Valère de Passefers y trouva une formidable pertinence d'utiliser un jour à bonne raison – s'il en éprouvait des nécessités – les qualités de ce jeune homme volontaire et ambitieux ; et Christian, de son côté, s'y découvrit très enflammé d'exaucer rapidement ses appétences personnelles.

— Je vais vous aider, Christian, en quelque occasion, qui se présentera. Je connais le beau monde à la Cour, et des besoins imminents pourraient satisfaire à vos visées.

— Oh, grand Dieu, merci de toutes vos obligeances ! J'ai étudié le droit et peux offrir mes grands secours à quiconque se trouverait enlisé dans des tourments juridiques ou autre incidence.

— La belle affaire, cela n'est point à négliger ni à celer.

— Je vous serai totalement dévoué, Monseigneur, s'inclina Christian, très redevable.

— Monseigneur ? Non, point de ceci entre nous, Valère me sied davantage.

— *Monsieur* Valère, alors, si vous me permettez.

Habilement, Saint Gall acquiesça d'un léger signe de tête, et ils se quittèrent sur ces louables résolutions. Une fois le jeune homme hors de sa vue, Valère de Passefers songea à quelques perspectives fort prometteuses. Et un sourire cynique se dessina sur ses fines lèvres.

*Deux mois plus tard, Paris, 15 avril 1555*

Dans une enclave de la rue de Bièvre, aux confins du bourg Saint-Marcel, la masse ténébreuse du château de La Reine Blanche se dressait, morne et diffuse. La Semaine sainte s'achevait, et, comme pour célébrer la Résurrection et le présage d'un temps nouveau de paix et de joie, une étrange procession nocturne se mouvait lentement aux abords du château. À l'heure silencieuse de la nuit du lundi de l'Ange, douze

ombres revêtues d'une houppelande blanche à large capuche glissaient secrètement vers les souterrains du château. Puis, tout au bout d'un étroit corridor, une salle en forme de cercle se livra afin de les accueillir dans les arcanes les plus mystérieux. Dans la pénombre épaisse, seules deux torches accrochées aux murs offraient quelque clarté en ce lieu de dévotion.

Au centre de la salle, juché sur une chaire de prédicateur placée au plus près du cœur du cercle, le chef suprême s'adressa aux douze membres en distillant à chacun le rôle qui lui incombait. Le plan de la conjuration s'en trouva désormais établi, et plus rien ne pourrait venir refréner sa bonne marche.

En un silence monacal, le lugubre convoi reprit le chemin des corridors, puis, une fois rendues sous la voûte céleste, les ombres telles des spectres invisibles s'éparpillèrent au vent pluvieux.



## 2 Salon-de-Crau

*Juin 1555, Salon-de-Crau (Provence)<sup>2</sup>*

Par un beau matin, le courrier frappé du sceau royal arriva à Salon-de-Crau. Une lettre signée de Sa Majesté le roi de France, Henri II, et transmise par Claude de Savoie, comte de Tende, grand sénéchal et gouverneur de Provence. Celui-ci se rendit au domicile de son ami Michel de Nostredame, rue des Poissonniers, à quelques encablures du château de l'Évêché, afin de lui remettre la missive en main propre. Dans n'importe quelle maisonnée du royaume, un tel privilège de la part de la cour d'Henri II aurait été accueilli avec les plus grands honneurs. Et pourtant, le médecin astrophile montra peu d'entrain à répondre favorablement à cette invitation.

— Mais enfin, mon époux, lui intimait chaque jour sa bien-aimée, vous ne pouvez faillir à votre devoir d'allégeance envers notre reine.

— Par ma foi, chère Anne, que voulez-vous que j'aille faire à Paris ?

— Mais cordieu, pour vous produire devant Sa Majesté, puisqu'elle vous en prie...

— Allons donc, vous savez très bien qu'ici j'ai plus d'affaires que le légat. Tous les jours je suis quémandé en consultation. Et enfin, le calme de mon cabinet de travail m'y offre tant de plaisir, pourquoi voudriez-vous que j'aille parader dans les fastes de la Cour ? Sans compter que, par la seule pensée, cette fade perspective me fourboit dans une ennuyance des plus inopportunes.

— Vous vous égarez, très cher. Là n'est point l'affaire, et vous le savez fort bien. Voici quelques semaines que la reine aspire à vous consulter à

---

<sup>2</sup> Salon-de-Provence (Bouches-du-Rhône).

propos de vos vertus divinatoires. Il est de votre devoir de consentir à l'honneur qu'elle vous fait et de lui témoigner vos allants quant à sa requête insistance. Sans compter que c'est une occasion de digne exception d'asseoir définitivement, dans notre bonne ville, mais également dans tout le royaume, une réputation sans faille, et qui plus est par là même d'assurer une estimable fortune à nos enfants. J'ose espérer, mon époux, que le devenir de notre famille vous importe.

Il dut s'écouler encore quelques semaines avant que cette question primordiale ne revienne dans la dialectique.

Médecin astrophile, Michel de Nostredame, dit Nostradamus, tirait fort bon parti à Salon d'une notoriété flatteuse où il était connu *savant homme*. Il vivait plutôt bourgeoisement, et vouait principalement ses journées à la publication de ses divers ouvrages, à l'astrologie médicale pour laquelle il avait une clientèle assez conséquente sur Salon, et à sa famille – son épouse Anne Ponsard lui ayant donné à ce jour deux enfants, Madeleine et César. Afin de ne pas attirer sur lui les soupçons de la Sainte Inquisition, il dissimulait finement ses travaux occultes par ses activités de médecin astrophile. Mais surtout, il se rendait souvent à l'église pour la messe du dimanche ou ses confesses, en s'y montrant très pieux et assidu. Ses aumônes et dévotions, il les exerçait toujours avec une subtile ostension, pour s'assurer d'être apprécié des clercs et des curés.

En cette année de l'an de grâce 1555, il venait de publier chez un éditeur lyonnais son fameux *Traité des fardemens et confitures*, et surtout la première édition des *Prophéties de M. Michel Nostradamus*, dont la reine Catherine de Médicis, sur le bruit de ces prédications fort renommées, requit ainsi sa venue en la capitale, où le roi l'y désirait voir. Connaissant fort justement l'intérêt suprême que portait la Florentine à l'astrologie, Nostradamus se douta bien que c'était elle qui le réclamait, bien plus que le roi lui-même.

— Je vous en conjure, et, quoi qu'il vous en coûte, ne persistez pas à faillir à votre devoir, insista la jeune épouse de Nostradamus.

— Madame a forte raison, approuva le comte de Tende venu apporter une nouvelle missive de la reine éperdue d'impatience.

— Mais j'ai ouï dire qu'à Paris, il s'y trouve quelques inquisiteurs qui m'aimeraient voir châtié d'hérésie au lieu de me laisser ébruiter mes superstitieuses croyances...

— Mais hérétique, vous n'êtes point mon ami, protesta Claude de Tende, vous le savez bien.

— Moi, certes, mais eux, je crains que non. Alors, si cela m'est permis, j'incline mieux à trépasser en grand âge dans mon lit et en ma bonne ville de Salon, plutôt que très honoré et gratifié par Sa Majesté, mais brûlé en place de Grève sur le bûcher de la puissante Inquisition.

— Mon cher époux, voici là de pures extravagances qui vous font chercher midi là où il n'est pas ! Ne doutez pas que Sa Majesté la reine saura vous mettre en sa protection ! Alors, je vous en conjure, notre destinée se pourrait en être garantie de richesse et félicité, ajouta Anne Ponsard en appuyant sa réflexion par l'estime royale qui était en jeu.

— Il semble que vous ayez raison, comme toujours, obtempéra enfin le médecin, dans le soir finissant. Quand puis-je partir selon vous ?

— Sans plus d'attente, annoncèrent d'une seule voix la convaincante épouse et le gouverneur de Provence.

Cette même nuit, l'astrophile se retrancha comme de coutume dans son cabinet de travail, situé dans une loggia spacieuse au dernier étage de sa maison. C'est là, depuis cette terrasse sous les étoiles, qu'il étudiait les mouvements des astres en lorgnant dans une lunette d'approche montée sur un trépied. Mais ce soir-là, à la faveur de l'astre au rayon d'argent, il sortit méticuleusement d'une cassette en bois d'ébène capitonnée de velours rouge, un accessoire essentiel à l'impulsion de ses dons divinatoires : un plateau d'argent rectangulaire orné des douze signes astrologiques, qu'il posa face à lui sur la table. Par la fenêtre ouverte, la lune pointait sa clarté sur cet étrange objet transitionnel dont le pouvoir magique n'avait d'autre finalité que de fixer sobrement chacun des reflets. Reflets qui eux-mêmes venaient ensuite darder la rétine du médecin, absorbant le scientifique dans une phase prolongée de recherche d'énergie phosphénique.



### 3 Cent écus d'or

*Juin 1555, Paris, château de La Reine Blanche*

La conjuration du Cercle dut à nouveau se réunir en les souterrains du château. L'un de ses membres y devait révéler une nouvelle de haute portée.

Celui-ci fit un pas pour se démarquer du cercle, et s'adressa en ces mots à l'assemblée :

— De source royale, fit-il d'une voix grave et solennelle, la venue de l'astrologue provençal, le sieur Michel de Nostredame, m'a été confirmée voici quelques jours. Comme vous le savez, il y a quelques semaines, la reine le fit solliciter. Ce funeste mage vient hélas d'en accepter la convocation. Maistre, je vous laisse désormais animer l'audience, concernant l'action que nous allons devoir diriger.

Le chef des conjurés fit signe au membre qui venait de parler de regagner les rangs.

— Mes chers compagnons, commença le maistre du haut de sa chaire, devant pareille annonce, nous devons réagir. On ne peut permettre à Sa Majesté la reine de se complaire de la sorte en des séances de magie et autre sorcellerie, cela est contraire à l'exercice du pouvoir royal !

— Mais comment agir ? fit l'un d'eux.

Aussitôt, diverses propositions furent avancées, mais l'une d'elles retint toute l'attention :

— J'ai entendu dire que ce mage utilisait pour ses prophéties un objet si précieux, que s'il s'en trouvait dépourvu, il serait dans l'entièvre incapacité de répondre favorablement aux attentes de la reine.

— Et quel est cet objet ?

— Il s'agit d'un plateau en argent.

— Un plateau d'argent ? Et qu'a-t-il donc de si précieux ?

— Des pouvoirs secrets.

Parmi l'assemblée, un brouhaha de consternation s'éleva dans la pénombre. Les conjurés paraissaient dépités et furieux à l'idée qu'un mage, probablement sorcier, puisse influencer en la reine de France autant son esprit que sa raison. Il s'ensuivit une bordée d'invectives qui jaillit tel un assaut féroce.

— Il faut impérativement empêcher cette entrevue !

— Que l'on jette ce charlatan au fond d'une geôle !

— Écartelé sur la place publique !

— À la potence !

— À Montfaucon ! où les corbeaux lui crèveront les yeux !

— Mes amis, vous savez bien que tout cela ne se peut pas, rappela le maistre en tentant de ramener le calme.

— Cependant... il y a un moyen plus radical encore, dit une voix dans l'ombre.

— Ah ? Lequel ?

— Il faut qu'il soit humilié, et je dirai même « discrédité », ajouta l'intervenant le ton ferme et convaincu.

— Et comment ?

— Imaginez que son plateau si précieux disparaisse... qu'il lui soit dérobé dès son arrivée à Paris.

Étouffant les désordres et les fureurs, l'annonce produisit son plus bel effet.

— Fort bien. Et qui pourrait agir, sans que cela ne compromette la suite du complot ? proposa le maistre.

— Il suffit de trouver un faraud qui s'en chargera, à Paris, il n'en manque pas.

— Point un faraud, mais au contraire, quelqu'un de sûr et de toute confiance !

— Cela aussi se trouve, point d'inquiétude.

Le chef des conjurés alloua de plus fines directives à son second, qui lui-même s'engagea à les répartir sur les membres du cercle les plus efficaces dans la recherche de cet utile larron.

Puis l'assemblée se dispersa en silence pour regagner la sortie.

En son humble demeure, Philibert de Craonne, comte de Guysnes, fit venir le dénommé Ferro. Cet homme froid et insensible obéissait à son maître sans jamais en discuter les ordres. Ses yeux lançaient par instant des flammes latentes d'un noir intense et, pour en dresser à point le portrait, il portait au coin de la bouche une hideuse balafre, souvenir d'une vieille blessure d'épée.

De Guysnes avait reçu d'un de ses amis à la Cour la mission de s'attacher les services d'un détrousseur non seulement efficace, mais avant tout parfaitement infaillible. Ayant songé un instant à Ferro pour faire le coup, il avait néanmoins abandonné cette idée, jugeant son homme de main peu suffisamment garant de discréetion. Or, il fallait à fort prix quelqu'un d'aguerri pour mener à bien la forfaiture attendue, sans que le moindre risque de trahison ne vienne démanteler toute la chaîne en cas d'échec. Oui, il avait une meilleure idée. Un malandrin plutôt robuste qu'il avait déjà engagé dans une affaire précédente, et qui avait apporté toutes les garanties utiles et indispensables en pareil office. Il chargea donc Ferro de le dénicher au plus vite.

— Cela vaut fait, Maistre. Je sais où il perche, acquiesça l'homme de main très sûr de lui.

— Alors très bien, va le convoquer et dis-lui bien que je veux l'entretenir de tête-à-tête, conclut de Guysnes en refermant la porte du salon.

Ferro se mit diligemment en quête du robuste gaillard. Il se rendit au quartier de Saint-Séverin, non loin de la rue de la Huchette, puis il se glissa telle une anguille dans une impasse à peine visible, la rue des Étuves. En cet étroit boyau menant aux berges de la rivière Seine, il se pouvait entendre le flux régulier des eaux glauques du fleuve. Infaillible, Ferro marchait d'un pas austère droit à sa destination. Deux immeubles avant de parvenir au rivage, dans une sombre creusure, une porte basse verrouillée s'ouvrait sur un passage secret. Oui, c'était bien ici. Reconnaissant les lieux pour y être déjà venu par le passé, il repoussa donc le verrou loquet en tirant sur une targette dissimulée dans le mur d'appui, puis il s'engouffra dans un corridor tortueux. Après une trentaine de pas, une nouvelle porte érigée en obstacle le contraignit à toquer fermement en redoublant autant d'élan que d'ardeur.

— Qui va là ? jaillit une voix tonnante derrière le lourd battant de bois.

Ferro se fit entendre en déclinant ses titres et vocations.

— Ferro, dis-tu ? Il me vient en connaissance quelque affaire dont on a traité ensemble, n'est-ce point ?

— Si vrai. Pour les bienfaits de mon maistre, le comte de Guysnes.

— Ah, voilà qu'à présent me revient la besogne. Et que veux-tu ce jour d'hui ?

— Morbleu, te discourir d'une offre fort alléchante. Mais pas derrière la porte...

Après un silence, la porte en bois lestée de ferronneries grinça et s'entrouvrit.

Clotaire Andrassy, connu en la capitale sous le titre de Monsieur de Fondel, referma prestement le battant, et, aussitôt le verrou tiré, accabla de questions l'inattendu visiteur.

— Personne durant votre course qui ne vous ait filé jusqu'ici ?

— Merci de moi ! Je ne suis pas né que d'hier ! s'indigna Ferro, très prompt à l'éperon.

— Sans figure de procès contre vous, je maintiens juste mes prudences. Un serpent sous les fleurs se peut toujours cacher.

— Ni fleurs ni serpents, je suis hors de soupçon.

— À cela ne tienne, m'en voici alors assagi, déclara tout de gob<sup>3</sup> monsieur de Fondel. Et en quelles raisons me visitez-vous ce jour ?

— Pour une audience des plus urgentes, sur une affaire des plus secrètes.

— Ah, fort bien que cela, et emplie de visées lucratives ?

— Oui, très lucratives, de fosse en comble, et surtout pour vous ! renchérit Ferro d'un ton persuasif.

Andrassy l'interrogea plus en profondeur, mais Ferro, en tant que fidèle messager, se borna à le décider d'une rencontre avec son maistre, qui, lui seul, pourrait dévoiler l'objet précis de la mission proposée.

Une fois l'accord de monsieur de Fondel assuré, Ferro rapporta l'heureuse nouvelle au comte de Guysnes.

L'entrevue entre les deux parties se déroula quelques jours plus tard, au cœur de la Cité. L'hostel de Jehan Pomar, rue de la Licorne, était une

---

<sup>3</sup> Aujourd'hui, se dit « tout de go ».

taverne bruyante, le lieu parfait pour y deviser sans risque d'être écouté. Le comte de Guysnes y tenait ses habitudes lorsqu'il souhaitait négocier de gré à gré quelque affaire malaisante.

Tandis que Ferro exerçait la garde dans la rue, les deux hommes s'installèrent au fond de la salle, à une table que le comte considérait sienne.

— Toujours aux alertes, Fondel, si j'en crois ce que j'en vois, commença Philibert de Craonne en plastronnant.

— Et vous, comte de Guysnes, toujours en quête de loyautés infâmes ?

— D'insignifiantes bassesses certes, mais qui vous peuvent rattacher à quelque fortune, n'est-ce point ? rétorqua le comte en exerçant à plaisir sa verve caustique.

En aucune manière Fondel ne se laissa paraître ébranlé, au contraire. Il posa devant lui sur la table sa sacoche de cuir, et planta son regard malicieux dans les yeux de celui qui tentait vainement de le régenter :

— De Guysnes, vous savez bien qu'en toute médaille, un des envers se voit moins vilain.

— Eh bien, c'est justement cet envers-là que je vous souhaite recommander.

— Pour quelle affaire ?

— Une de très haute futaie.

— Puis encore ?

— Un mage qu'il vous faudra détrousser.

— N'est-ce que cela ?

— L'action sera aisée, mais le personnage est de taille.

— Il n'y a point de hauteur que je ne peux<sup>4</sup> atteindre. Quel est-il ce quidam ?

— Le sieur Nostradamus, le tenez-vous pour connu ?

— Ce faiseur d'almanachs à qui, dit-on, la reine fait montre de profondes déférences ?

— Celui-ci, précisément. Il sera à Paris dans le cours du mois d'août.

— Et qu'aurais-je à accomplir ?

— Il viendra avec un objet qui devra lui être dérobé dès son arrivée.

— Par mes soins, je présume...

---

<sup>4</sup> Au XVI<sup>e</sup> siècle, « puisse » est rarement utilisé dans le langage courant.

— Vos très bons soins, Monsieur de Fondel, car, en cela, vos aisances sont redoutables.

— Et sur quel objet devrai-je opérer ?

— Il est un peu tôt pour vous le narrer, hésita de Guysnes.

— Eh bien, plus tard ne sera que trop tard, rétorqua M. de Fondel en se redressant afin de clore la réflexion.

— Fort clair, fort clair ! Puisque vous impatientez, voici l'indice : il s'agira d'un plateau en argent. Tidieu, non point *d'un* ! mais *du* plateau d'argent de Nostradamus !

— Eh bien, où en est le mérite ?

— Aucun, s'il en est. Il faudra simplement vous en emparer et nous le remettre à main propre.

Monsieur de Fondel se dispersa quelques instants en réflexion, puis vint le temps de débattre enfin des conditions.

— Vingt-cinq écus d'or<sup>5</sup> vous seront alloués pour vos bons appoiments, lui indiqua de Guysnes, sans qu'il lui paraisse utile d'en parlementer la somme.

— 25 écus ! Vous galéjez ? s'étrangla Fondel.

— Hein, quoi ? Qu'est-ce donc qui vous *estouffe* ?

— La sauce en vaut mieux que le poisson. 50 écus et pas un de moins !

— Diantre, mais vous extravaguez !

— Vous récalcitez ? Alors, ce sera 60 écus d'or.

— Tidieu ! Vous augmentez encor ?

— Voyez-vous, à chacune de vos réticences, les gages enfleront d'un légitime orgueil... et nous en sommes maintenant à 100 écus d'or.

— Cent écus !<sup>6</sup>

— Et même cent cinquante si vous daignez persister...

— Cent écus et pas un de plus ! accepta virement de Guysnes pour achever la farce.

Satisfait, M. de Fondel fouilla dans sa sacoche d'écriture, afin d'en extirper un vierge parchemin. Puis, il saisit sa longue plume et coucha sur le papier l'accord qu'ils venaient présentement d'assigner.

---

<sup>5</sup> Valeur contemporaine, environ 4 000 €. Avant 1610, 1 écu = 3 livres tournois. 1 livre = 20 sous. 1 sou = 12 deniers.

<sup>6</sup> Approximativement 16 000 €.

— Voici les termes de notre entente, dit-il en s'approchant du comte. Cent écus d'or, et afin de nous y sceller solidement, je vous requiers d'y apposer ci-bas votre aval formel.

Affecté d'une grimace cynique, de Guysnes prit la plume et traça sèchement sur le parchemin le paraphe garant de son agrément.

*Rue de la Bretonnerie, Hôtel de la Faye*

Un rien trépidant, mais furieusement intranquille, monsieur de Saint Gall arpenta ses appartements tel un lion *cloîtré* en sa cage. Voici déjà plusieurs jours qu'il devait rapporter à ses maîtres la réponse probante de ses engagements. Aussi, se trouvait-il ce jour tout en hâte de la visite du comte de Guysnes, porteur il l'escomptait du plus bel assentiment obtenu auprès de la recrue qu'ils ambitionnaient avec grand entrain.

Philibert de Craonne parut en l'hôtel de la Faye à l'heure de onze de la matinée. Aussitôt la porte franchie, Saint Gall le cueillit à bras élargis.

— Parbleu ! De Guysnes ! Que ne vous ai-je jamais autant espéré ! Alors ? Est-ce enfin une clause admise ?

— Que croyez-vous, Saint Gall ? Que je ne suis en rien habile à accomplir mes desseins ? Tranquillisez-vous, la chose est faite et fort bien faite.

— Est-ce au moins quelqu'un de sûr ?

— Pas moins, mais mieux : quelqu'un qui bouillonne d'ambition !

— Et discret tout autant ?

— Plus encore : un tombeau de pierre.

— Il ne parlera donc point ?

— Cent écus d'or lui scelleront la bouche.

— Cent écus ! s'affola Saint Gall qui ne s'attendait pas à une somme aussi exorbitante.

— Il en voulait cent cinquante ! riposta le comte imbu de jactance. Cependant, je l'ai muselé à cent, ainsi nous en gagnons cinquante ! ajouta le fieffé menteur.

— Ah, voilà qui est fort bien mené ! Veuillez agréer ma louange sincère, fit Saint Gall flatteur à souhait. Et comment se nomme-t-il ce vénérable bienfacteur ?

— Eh bien... comment... que dire... hésitait de Guysnes en mâchant les quelques mots que sa langue nonchalante peinait à balbutier.

— Qu'est-ce donc qui vous grève ?  
— Je crains qu'il ne me souhaite voir divulguer son nom.  
— Que diable, à moi, vous pouvez bien le dire, je n'en ébruiterai rien.  
— Ah, tudieu je ne peux.  
— Dites-le-moi, vous dis-je.  
— C'est qu'il redoute pour ses suites. Et puis il a de grandes ambitions en la capitale.  
— Pour la troisième fois, je vous demande de me livrer son nom.  
— Fort bien, je vais vous le dire ; mais vous ne l'entendrez pas, est-ce bien certain ?  
— Entré par une oreille, il en ressortira d'emblée par l'autre, promit Saint Gall en attestant ses allégeances.

Le comte de Guysnes marqua une dernière hésitation, puis il dévoila l'information qu'exigeait son auditeur avec tant d'insistance. Saint Gall en resta aussitôt la bouche bée, comme s'il venait de recevoir une bûche sur la tête.

— Parbleu ! Fondel, vous dites ?? Êtes-vous bien sûr de vous ?  
— Par tous les saints dévoués, j'en suis certain. Vous le connaissez donc ?

Jamais Saint Gall n'aurait imaginé que le jeune nobliau, rencontré il y a quelques semaines chez son ami le chanoine, s'avérerait être un si parfait intrigant.

— C'est que... pour dire vrai, je croyais le connaître, sourit ce dernier passablement surpris. Ah le coquin de nos sorts !

— Hein ? Quelle est cette embûche ? lui rétorqua de Guysnes à présent anxieux. Point de scélérate tromperie, dites-moi !

— Oh non, grand Dieu, non ! C'est seulement que ce coquin m'avait habilement fardé ses éminentes qualités, voilà ce que j'en discerne. Mais que diable, fort ravi de ce choix, je m'en trouve empli, point de doute. Fondel est réellement l'homme qu'il nous faut, de très bon apprêt et disposé aux plus alléchantes tentations.

Saint Gall et le comte de Guysnes se quittèrent l'un et l'autre comblés, et par-dessus tout, convaincus que leur recrue saurait se montrer en tout point obéissante. Mais tous deux ignoraient, cependant, que deux « Monsieur de Fondel » inconnus l'un de l'autre, venaient en ce jour d'entrer dans la lice.